

Georges Lefebvre et l'historiographie soviétique de la Révolution française

Ettore Cinnella



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/154>

ISSN : 2105-2557

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique

Ettore Cinnella, « Georges Lefebvre et l'historiographie soviétique de la Révolution française », *La Révolution française* [En ligne], Georges Lefebvre, mis en ligne le 16 juin 2010, consulté le 03 mai 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/lrf/154>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© La Révolution française

Georges Lefebvre et l'historiographie soviétique de la Révolution française

Ettore Cinnella

- 1 Les pages qui suivent vont tenter d'esquisser le problème de la réception de Georges Lefebvre en Union Soviétique. Quel a été l'écho de ses travaux scientifiques en URSS ? Quelle influence a-t-il exercé sur l'historiographie soviétique ? Je crois qu'il faudrait distinguer différentes étapes dans la diffusion de l'œuvre de Lefebvre en Russie communiste. D'abord, on le considérait comme un érudit de valeur s'occupant de sujets locaux ; ensuite, dans les années Trente, on le découvrit comme historien de la question agraire et de la paysannerie en France. Puis, un long silence durant deux décennies. Après le dégel en URSS, on recommença à parler de lui, mais surtout en tant que fondateur de l'« École de Lefebvre ». Ce n'est qu'après sa disparition que Lefebvre a connu un succès posthume et durable, en stimulant les recherches des meilleurs historiens soviétiques. Avant de traiter le sujet qui m'a été proposé, je voudrais dire quelques mots sur les rapports entre Lefebvre et l'École russe et entre cette dernière et l'historiographie soviétique.

De l'École russe à l'Historiographie soviétique

- 2 Lefebvre a écrit en 1924, dans l'introduction à sa grande thèse de doctorat sur les paysans du Nord, que « l'idée en a été suggérée par les travaux de MM. Nikolaj Ivanovič Kareiev, Ivan Vasil'evič Loutchitsky et Sagnac et par l'*Histoire de la Révolution* de Jaurès, qui, au cours des années précédentes, avaient de nouveau attiré l'attention sur l'importance de l'histoire économique de cette période et particulièrement des transformations foncières »¹. Kareiev et Lučickij étaient deux représentants renommés de l'École russe laquelle, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, avait fait œuvre pionnière, en explorant le monde paysan et la structure de la propriété foncière à la veille de 1789 et pendant la Révolution. La dette intellectuelle de Lefebvre envers les maîtres de l'École russe a été souvent admise, quoique d'une façon stéréotypée, car personne ne lit plus les ouvrages de Kareiev, de

Lučickij et de Maksim M. Kovalevskij consacrés à l'histoire agraire de la France². Or, Lefebvre n'a jamais nié ni minimisé la contribution de l'« École russe » à l'étude des caractères de la propriété foncière paysanne à la veille de la Révolution et après la vente des biens nationaux.

- 3 Il faut cependant souligner que, après avoir cité en 1924 Kareev, sur un ton respectueux, comme l'un des inspirateurs de ses recherches de longue haleine sur la paysannerie, il a préféré ensuite le critiquer durement et réserver ses louanges à l'autre représentant de l'École russe, Lučickij. Dans un article de 1928 sur la répartition de la propriété et de l'exploitation foncières à la fin de l'Ancien Régime, Lefebvre a écrit que « l'intervention de certains historiens russes, comme Kovalevsky et Kareiev, ne fit qu'embrouiller la discussion » et que « ce fut Loutchisky, autre historien russe, qui eut le mérite de débayer le terrain des affirmations gratuites et contradictoires et d'aborder l'étude des rôles d'imposition et de montrer, par l'exemple, que la question pouvait être éclaircie par une évaluation *quantitative* de la répartition, si approximative qu'elle fût »³. Lefebvre n'a donc jamais cessé de louer Lučickij, de discuter avec lui (sans cacher toutefois les points sur lesquels ils divergeaient), alors qu'il négligeait de prendre en considération les travaux fondamentaux de Kareev. Dans sa célèbre esquisse autobiographique *pro domo*, de 1947, il honora encore une fois son père spirituel Jaurès, souligna sa filiation intellectuelle qui remontait au lycée et à sa Flandre wallonne (où Jules Guesde avait fondé le Parti ouvrier français sur la base du marxisme), en rappelant aussi les travaux de Sagnac et de Lučickij⁴. Sur Kareev, il ne souffle mot.
- 4 Il faut donc accepter avec réserve le lieu commun diffusé dans l'historiographie soviétique après le dégel, selon lequel, « Georges Lefebvre, s'estimant élève de Karéev et de Loutchitski et s'appuyant sur les travaux de l'École russe, la dépassa en essayant de mettre en corrélation les problèmes économiques de la Révolution et les problèmes de la lutte des classes »⁵. Comme nous l'avons vu, cette thèse requiert quelques précisions.
- 5 Pendant les années de la *perestrojka*, l'historiographie soviétique a eu tendance à souligner la continuité entre les études capitales de l'École russe et les travaux des chercheurs en URSS, après le dégel, en considérant comme une triste parenthèse le fait que Kareev, Tarle et les autres savants de la Russie tsariste tombés en disgrâce vers la fin des années Vingt et le début des années Trente du XIX^e siècle. Pareille attitude, suscitée par le désir de se rattacher aux plus nobles racines scientifiques de la culture russe, nous paraît légitime et émouvante. Sans doute, la découverte des maîtres de l'École russe et la publication de nouveaux documents sur leur destin sous le régime soviétique ont-elles enrichi nos connaissances sur une des pages les plus grandes de l'historiographie européenne. Mais il ne faut pas oublier que l'historiographie soviétique de la Révolution française a, dès ses débuts, mené une attaque ouverte et violente contre les savants « bourgeois », particulièrement contre Kareev et Tarle, qui étaient encore vivants (Kovalevskij et Lučickij ayant disparu avant ou peu après la Révolution bolchevique).
- 6 À la première conférence panrusse des historiens marxistes, qui s'est déroulée à Moscou du 28 décembre 1928 au 4 janvier 1929, Cvi Samojlovič Fridljand (1896-1941) fit le point sur les études que les chercheurs soviétiques consacraient à la Révolution française :

Notre 'École soviétique' ne rattache pas ses débuts à partir de l'École russe. Assimilant l'héritage du passé, l'analysant du point de vue critique, nous frayons en même temps les nouvelles voies pour la recherche. Nous avons droit à notre parole marxiste et révolutionnaire, car nous disposons de la vraie méthode. Mais aussi à cause du travail effectué durant ces dix années pour l'appliquer à l'Histoire

concrète. Notre étude sur la Révolution française est mise au service de la révolution prolétarienne ; l'héritage théorique de Marx, Engels et Lénine étant à sa base⁶.

- 7 Nikolaj Michajlovič Lukin (1885-1940), qui avait participé aux révolutions russes et, après la prise du pouvoir par le parti de Lénine, a contribué à réorganiser l'enseignement supérieur dans le domaine des sciences historiques et sociales, doit être considéré à juste titre comme le père fondateur de l'école bolchevique des études sur l'Europe occidentale et, en particulier, sur la Révolution française. À la mort de Michail Nikolaevič Pokrovskij (1932), il fut nommé directeur de l'Institut d'Histoire de l'Académie communiste et, après la fusion de cette dernière avec l'Académie des Sciences, il devint directeur de l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences de l'URSS. Titulaire de la chaire d'Histoire moderne à l'Université de Moscou, où il a formé bien des disciples, il exerça aussi la direction de la revue « Istorik-marksist » (« L'historien marxiste »).
- 8 En 1928, Lukin, qui s'était déjà occupé de la Révolution française avant 1917, eut la possibilité de voyager à l'étranger et de travailler dans les archives parisiennes. Auteur d'une biographie de Robespierre (parue en 1919 et ensuite rééditée), à l'époque de la collectivisation des campagnes soviétiques il a voulu étudier la politique agraire de la Convention, qu'il observait sous l'influence de la guerre du parti bolchevique contre les paysans (les *kulaki*, d'après la terminologie officielle des communistes russes)⁷. Le zèle marxisant et la dévotion au parti n'empêchèrent cependant pas Lukin de sombrer, vers la fin de sa vie, dans le gouffre des répressions staliniennes, dont furent victimes beaucoup d'autres historiens soviétiques de la Révolution française.
- 9 J'ai brièvement évoqué l'École russe et la naissance de la nouvelle historiographie bolchevique parce que, comme on va le voir, c'est précisément au cours de la lutte contre les savants « bourgeois » que l'on rencontre le nom de Georges Lefebvre en URSS. Dans la seconde moitié des années Vingt, Albert Mathiez était bien célèbre en Union Soviétique, où l'on appréciait le savant qui avait déclaré sa sympathie pour la Révolution bolchevique. *La Vie chère* a été traduite en russe peu de temps après sa parution en France (d'autres travaux de Mathiez étant déjà à la disposition du lecteur soviétique). On opposait Mathiez à Alphonse Aulard, historien « réactionnaire », bien qu'on n'oubliait pas que le président de la Société des Études Robespierriistes pouvait être considéré comme un allié temporaire, non pas comme un camarade fidèle. Dans leur recherche d'une identité marxiste rigoureuse, les jeunes et combatifs historiens soviétiques aspiraient à se distinguer de tous les autres courants culturels. D'après les mots que prononça Jakov Michajlovič Zacher à la conférence panrusse des historiens marxistes, « nous devons, d'une façon organisée et coordonnée, opposer notre point de vue marxiste au point de vue réactionnaire d'Aulard ainsi qu'à celui de Mathiez »⁸.
- 10 L'attaque contre l'École russe marqua une étape décisive dans la formation de la nouvelle historiographie soviétique. Je voudrais rappeler ici un texte significatif de cette lutte, pour son caractère érudit et parce que le très jeune auteur, Viktor Moiseevič Dalin, sera bien connu en France après la seconde guerre mondiale. En 1929, il publia, dans la revue *Istorik-marksist*, un long article sous le titre : *Le Stade manufacturier du Capitalisme en France au XVIII^e siècle d'après les Travaux de l'École russe*⁹. Le caractère scientifique de l'étude ne saurait masquer le véritable objet du travail, à savoir la démolition féroce de toute l'École russe et, particulièrement, de l'ouvrage en deux volumes d'Evgenij Viktorovič Tarle, qui avait paru en 1909 et en 1911, sur la classe ouvrière en France, à l'époque de la Révolution. Afin de montrer la pénétration du capitalisme, bien qu'il en fût à son stade

manufacturier, à la veille de la Révolution, Dalin s'appuyait non seulement sur les textes de Marx et de Lénine, mais aussi sur l'historiographie française récente. Dans ce contexte il montrait bien connaître le gros livre de Lefebvre, *Les Paysans du Nord*, qu'il louait et citait plusieurs fois, en l'opposant à la conception « populiste » de Tarle, lequel niait le caractère capitaliste de la France d'avant la Révolution. La conclusion de Dalin était tranchante : « L'historiographie populiste a essuyé une défaite même dans l'étude de l'histoire de l'industrie en France ». En rééditant son article en 1970, Dalin a ajouté une note pour montrer que les derniers travaux français (dont les *Études orléanaises* de Lefebvre) confirment le poids du capitalisme manufacturier dans l'économie française à la veille de la Révolution.

Révolution « bourgeoise » et révolution paysanne

- 11 1930 marqua un tournant dans l'historiographie soviétique en général et, ce qui nous intéresse ici, dans la lutte menée par les chercheurs bolcheviques contre l'*École russe*. 1930 fut aussi l'année de la rupture violente entre Mathiez et ses collègues soviétiques. L'admiration du professeur de la Sorbonne pour la Russie communiste et ses liens amicaux avec les chercheurs soviétiques sont bien connus. Comme on a pu l'observer, les honneurs qu'il recevait de Moscou « flattaient certainement beaucoup Mathiez, qui fut heureux que ses travaux pussent faire de l'ombre à ceux de son rival Aulard, dont *l'Histoire politique de la Révolution française* avait déjà été traduite en russe »¹⁰. En 1927, il écrivait dans sa revue :

Plus que jamais l'histoire de notre Révolution est à l'ordre du jour dans la Russie nouvelle. Les jeunes érudits groupés autour de MM. Pokrovski, Tarle, Riazanof, etc., se mettent à l'œuvre avec une ardeur joyeuse et beaucoup n'hésitent pas à faire le voyage de Paris pour documenter leurs recherches. Si les historiens français veulent se tenir au courant des travaux nombreux et dignes d'attention qui paraissent tous les jours, il leur faudra bientôt de toute nécessité apprendre la langue russe. Je n'ai jamais autant regretté qu'aujourd'hui de n'avoir pas profité de ma jeunesse pour acquérir cette connaissance indispensable¹¹.

- 12 En 1930, après l'arrestation et l'exil de Tarle en Asie centrale, l'attitude de Mathiez envers le régime bolchevique connut un changement soudain et radical. En commentant brièvement l'article sur le 9 Thermidor par l'historien de Kazan', Michail Dmitrievič Bušmakīn (1882-1962), paru dans les *Annales historiques de la Révolution française*, il écrivit à propos des études sur la Révolution française en URSS : « Rien ne montre mieux qu'à l'heure actuelle, dans ce pays, l'Histoire a trop souvent cessé d'être indépendante et subit docilement la pression toute puissante de la politique qui lui impose ses concepts, ses préoccupations, ses mots d'ordre et jusqu'à ses conclusions »¹². On possède aujourd'hui de nouveaux documents sur la polémique virulente qui s'engagea entre le professeur, chargé de cours à la Sorbonne et les chercheurs soviétiques¹³. La rupture était irréparable, la collaboration intellectuelle terminée. Les historiens bolcheviques se considéraient trahis par le savant « démocratique » qu'ils avaient honoré, en l'opposant au « réactionnaire » Aulard, et dont les livres avaient été mis à la disposition du lecteur russe.
- 13 Cela explique le ton dur et, pour ainsi dire, punitif de la nécrologie que l'organe du Parti communiste français, sous la plume de Jean Fréville, lui consacra, lors de sa mort soudaine (l'article parut aussi en russe dans la revue soviétique *Bor'ba klassov*)¹⁴. Mathiez y était défini comme « un démocrate petit-bourgeois, un jacobin pétrifié en dehors du mouvement de l'Histoire vivante ». Il est vrai que « la Révolution russe avait d'abord

attiré Mathiez qui l'admira sans la comprendre ». Mais ensuite, comme « il s'était depuis longtemps rangé aux côtés des défenseurs de la propriété privée », « le socialisme victorieux en URSS le détacha de l'URSS ». En considérant le socialisme « comme l'extension de la démocratie », Mathiez « n'admet le prolétariat que comme un allié et un appendice de la bourgeoisie en lutte contre ses ennemis ». Le jugement final en était sans appel : « Mathiez trahit véritablement les traditions révolutionnaires des Jacobins. Il se place objectivement du côté de l'Ancien Régime capitaliste. Il le défend dans ses conquêtes et dans ses œuvres contre les premières vagues de la révolution prolétarienne ».

- 14 Ayant perdu leur point de repère culturel en occident dans le domaine de la Révolution française, les chercheurs soviétiques avaient besoin d'autres savants qui ne fussent pas hostiles au régime communiste. C'est alors que l'on commença à découvrir et apprécier Lefebvre. Non qu'il fût inconnu dans les milieux savants de l'URSS ; mais il n'avait pas encore la renommée d'un Aulard ou d'un Mathiez : il était plutôt considéré comme un érudit s'occupant de sujets locaux. Lorsque Lefebvre publia, en 1932, *La Grande Peur* et surtout *Questions agraires au Temps de la Terreur*, les historiens soviétiques s'intéressèrent à lui d'autant plus que, dès le début de la collectivisation en URSS, la politique paysanne du gouvernement jacobin hantait pour ainsi dire les chercheurs communistes, qui s'interrogeaient sur l'attitude des diverses couches sociales de la campagne française envers les Robespierriéristes et sur l'efficacité des mesures annonaires mises en œuvre au temps de la Terreur.
- 15 L'ouvrage *Questions agraires au Temps de la Terreur*, fut traduit en russe et parut à Leningrad en 1936¹⁵. Les chercheurs soviétiques s'étant beaucoup occupés de la politique agraire des Jacobins, le livre suscita un vif intérêt. Je voudrais rappeler ici la longue préface de Pavel Pavlovič Ščegolev (1903-1936) à l'édition russe, parce qu'elle est un exemple intéressant de l'attitude des historiens soviétiques de l'époque, envers le successeur de Mathiez¹⁶. Le caractère principal du texte de Ščegolev est un enchevêtrement fort embrouillé de propositions idéologiques et de remarques concrètes. Dans presque chaque page, Lefebvre est à la fois loué et critiqué. Lefebvre « n'est pas marxiste » et donc « il a une idée tout à fait erronée du marxisme ». Mais il a le mérite de souligner certaines limites de Mathiez, dont le sentiment naïf d'admiration devant Robespierre n'aide pas à poser de manière exacte la question de la politique agraire des Jacobins. Tout en critiquant, avec juste raison, l'interprétation de Mathiez, Lefebvre ne réussit pas à comprendre le rôle de la paysannerie dans les révolutions bourgeoises du monde contemporain.
- 16 En jugeant la « révolution paysanne », à la fois anti-féodale et anti-capitaliste, révolutionnaire et conservatrice, il est loin des thèses d'Engels, de Lénine et de Staline qui ont montré, de manière scientifique, que la paysannerie a toujours joué un rôle fondamental dans la révolution bourgeoise, en contribuant à la victoire de la nouvelle société et en devenant ensuite la première victime du capitalisme. La partie centrale, à mon avis la plus intéressante, de la préface de Ščegolev est consacrée aux décrets de ventôse (février-mars 1794), qui annonçaient la confiscation des biens des suspects et leur répartition entre les indigents. Il se dit d'accord avec l'interprétation qu'en avait proposée Lefebvre, d'après laquelle le caractère contradictoire et inachevé des lois de ventôse témoignait du véritable but des montagnards visant avant tout à contrecarrer la propagande radicale des Hébertistes. Ščegolev reconnaît à l'historien français le mérite de ne pas avoir surestimé l'importance sociale des décrets de ventôse ; et il est prêt aussi à

admettre que Lefebvre a trouvé et publié de nouveaux documents bien instructifs, qui apportent des éclaircissements sur l'attitude de la paysannerie et la lutte de classes dans les campagnes. Ce qui ne le persuade pas c'est, encore une fois, l'interprétation générale de Lefebvre, qui ne saurait pas expliquer les raisons de la politique agraire contradictoire du gouvernement jacobin.

- 17 D'après Ščegolev, ce sont les racines sociales des Robespierriéristes qui expliquent, tout simplement, la faillite de la politique agraire du gouvernement jacobin. En tant que représentants de la petite bourgeoisie urbaine, les Robespierriéristes suscitèrent l'hostilité et la résistance, soit des paysans nantis, soit des couches plébéiennes des villages (paysans pauvres, journaliers, prolétaires). Seule la politique sociale des Hébertistes aurait pu conduire à la victoire complète de la révolution démocratique et assurer le triomphe de la « voie américaine » du développement de l'agriculture en France. Quoique, presque toujours formulées de manière dogmatique, les remarques de Ščegolev n'en témoignent pas moins d'une certaine volonté de dialogue culturel avec les savants « progressistes » de l'Occident.
- 18 Tout a changé à l'époque de la Grande Terreur, quand les répressions s'abattirent sur les meilleurs spécialistes soviétiques de la Révolution française. Ensuite, la guerre mondiale a contribué d'abord à affaiblir et puis à effacer presque complètement les relations culturelles entre historiens russes et français lesquelles, même après 1917, ne s'étaient point interrompues au moins dans le domaine des recherches sur la Révolution française. Il est bien connu que l'après-guerre aussi, caractérisé par la campagne féroce contre le « cosmopolitisme », ne fut pas favorable aux échanges culturels. Quelques livres étrangers arrivaient encore à Moscou, où ils n'étaient lus que dans les bibliothèques par un nombre restreint de spécialistes ; mais aucun historien soviétique ne pouvait voyager en Occident. Tout le monde sait, par exemple, que l'ouvrage célèbre de Boris Fëdorovič Poršnev sur les soulèvements populaires en France au XVII^e siècle a été écrit en utilisant les matériaux conservés dans les archives et les bibliothèques soviétiques.
- 19 Après la mort de Staline et le début du « dégel », les liens entre les chercheurs soviétiques et leurs collègues occidentaux (du moins, ceux qui étaient considérés comme amis de l'URSS) se rétablirent peu à peu. Lefebvre, quoiqu'il fût devenu bien célèbre, n'a pu bénéficier que de façon partielle du nouveau climat culturel. En URSS on n'avait jamais cessé de lire ses ouvrages principaux, qui étaient quelques fois cités. Mais ce fut en Allemagne de l'Est que, pour la première fois, on honora le vieux professeur français en lui accordant, en 1955, le titre de membre correspondant de l'Académie allemande des sciences de Berlin ; et, à l'occasion de cette élection, la *Revue Historique de la République Démocratique* publia la traduction allemande de l'hommage à Lefebvre qu'avait écrit Albert Soboul dans *La Pensée*, lors du 80^e anniversaire de son maître¹⁷. En URSS, dans les revues historiques, on ne rencontre que très rarement le nom de Lefebvre, presque toujours à propos de l'« École de Lefebvre » qui avait renouvelé les études sur l'histoire de la Révolution française. Il est étonnant, par exemple, que Lefebvre ne soit mentionné dans les deux articles sur l'historiographie française, qui ont paru en 1954 dans *Questions d'Histoire*, ni dans le premier (signé par le membre du comité central du PCF, Roger Garaudy, et traitant des « tendances actuelles de l'historiographie bourgeoise en France »), ni dans l'autre, consacré à la conception et à la méthode des « historiens progressistes »¹⁸.
- 20 On ne se trompe pas si l'on dit que, dans la seconde moitié des années Cinquante, Lefebvre commença à être cité et honoré en URSS surtout grâce à ses disciples (dont

Soboul, que l'on définissait déjà comme « historien communiste », tandis que son maître était considéré comme un « démocrate sincère »). Pour donner une idée du climat idéologique et culturel qui régnait encore en URSS, je me bornerai à signaler un article de 1961, paru dans *Questions d'Histoire* et dont l'auteur était Jakov Michajlovič Zacher, un spécialiste de la Révolution française, qui avait, lui-aussi, connu la machine infernale des répressions stalinienne. Il s'agissait d'une attaque violente et obtuse contre un « historien bourgeois », qui aurait montré une attitude ambiguë envers les savants « progressistes » de l'« École de Lefebvre (Soboul en France, Rudé et Cobb en Angleterre, Tønnesson en Norvège) » : les louanges que le vilain historien leur adressait n'étaient, selon Zacher, qu'« un rideau de fumée » auquel il avait recours pour jeter le discrédit sur la conception marxiste de l'Histoire. Le savant « bourgeois », accusé par Zacher, n'était autre que l'Américain Robert R. Palmer, celui qui avait promu la traduction anglaise de *Quatre-vingt-neuf*!¹⁹

- 21 Peu cité de son vivant en URSS, Lefebvre a connu une gloire posthume chez les historiens soviétiques dans les années Soixante, Soixante-dix et Quatre-vingt. On peut dire que les chercheurs les plus prestigieux ont conçu et réalisé leurs ouvrages en entamant un dialogue idéal avec le maître français disparu en 1959, qu'ils n'avaient jamais rencontré et dont les livres étaient appréciés et discutés. Cela ne veut pas dire que l'on ait été toujours d'accord avec ses conclusions ; en tout cas, on partait souvent de ses thèses pour les vérifier ou bien pour les critiquer, mais presque toujours d'une manière féconde et constructive.
- 22 Après le « dégel », on a commencé à relire en URSS les travaux de l'École russe, consacrés à la question paysanne et aux classes populaires dans la Révolution française. La découverte des études sur le mouvement populaire, qui avaient paru en Russie avant 1917, survint après une triste éclipse sous le règne de Staline (quand on avait critiqué et ensuite ignoré la vieille historiographie). Cependant, tous les ouvrages de l'École russe ne furent pas réédités et mis à la disposition des lecteurs soviétiques. L'ont été les œuvres de Tarle, qui s'était soumis au régime bolchevique, en devenant un des académiciens les plus honorés et renommés de l'URSS. En ce qui concerne la paysannerie et la question agraire, on a préféré parler d'un vieux livre, longtemps oublié, qui peut être considéré comme une contribution mineure, mais pas inutile, à l'histoire sociale de la Révolution.
- 23 Il s'agit de l'ouvrage du révolutionnaire anarchiste Pëtr Alekseevič Kropotkin, *La Grande Révolution française (1789-1793)*, qui parut en français, anglais et allemand en 1909, en italien deux ans après (Mussolini en fut le traducteur) et enfin en russe en 1914. Aulard consacra au livre un compte rendu chaleureux, en le jugeant « très sérieux, très sage, très intéressant, plein de faits et d'idées », et en louant « son originalité » et « sa beauté ». Tout en signalant l'erreur de Kropotkine dans l'interprétation du décret du 14 août sur le partage des biens communaux, Aulard reconnaissait la compétence et l'érudition de Kropotkin, qui avait le mérite d'esquisser une nouvelle histoire des mouvements populaires pendant la Révolution. Peut-être avait-il « tort de dire que ce sujet n'a pas encore été traité », Jaurès et Michelet s'en étant déjà occupé ; néanmoins, « il faut reconnaître que Kropotkine a une façon originale d'observer et de montrer ce peuple des ouvriers et des paysans : il a pris un soin tout particulier de faire voir que la Révolution, en tant qu'elle améliora la condition des hommes, fut surtout son œuvre »²⁰.
- 24 Lénine aussi aimait et admirait le livre de Kropotkine, qu'il fit rééditer en 1919, en Russie soviétique. D'après Dalin, « Lénine appréciait et distinguait le travail de Kropotkine précisément parce qu'il y avait trouvé ce qu'il n'avait pu trouver dans l'*Histoire politique*

d'Aulard et même chez Jaurès : la mise en valeur du caractère populaire de la Révolution, surtout pendant la période de la Convention »²¹. Une nouvelle édition soviétique du livre parut à Moscou en 1979, avec un commentaire savant et un essai de Viktor Dalin sur Kropotkin historien de la Révolution française²².

- 25 Dalin, lui aussi, avait été victime de la tyrannie inhumaine de Staline. Il fut victime, encore une fois, de l'étouffante atmosphère culturelle qui régnait en Union Soviétique avant la *perestrojka*. Quand Dalin mourut, en 1985, *La Revue Soviétique d'Histoire Moderne et Contemporaine* publia une nécrologie qui ne disait mot de ses avatars politiques dans les années Trente et Quarante²³. Au contraire, Claude Mazauric en parla dans les *Annales historiques de la Révolution française* :

L'année 1936 fut pour Victor Daline le début d'une fantastique épreuve. Sous des prétextes dont je n'ai pu connaître le détail et dont il ne parlait pas, mais peut-être en raison de ses liens avec Loukhine lui-même lié à Boukharine et d'autres qu'on qualifiait « d'ennemis du peuple », en tout cas comme des milliers d'hommes de la génération des révolutionnaires de la première heure, Daline fut victime de la paranoïa répressive de Staline et de l'appareil de sécurité que ce dernier avait peu à peu édifié. Daline ne retrouva de liberté relative qu'en 1947, onze ans après !²⁴

- 26 Dans l'édition de 1979 du livre de Kropotkine, que Dalin a promu et éditée, on trouve plusieurs références à l'œuvre historique de Lefebvre sur laquelle les rédacteurs s'appuient pour montrer la validité des intuitions du révolutionnaire russe. En effet, Kropotkin a compris, dès les années Soixante-dix du XIX^e siècle, l'importance du mouvement populaire pendant la Révolution et, particulièrement, des révoltes paysannes, à la veille et après 1789. Il eut aussi le mérite de s'apercevoir de la nouveauté de l'œuvre historique d'Hippolyte Taine, en lui consacrant en 1878 un long compte rendu qu'il ne réussit pas à publier et qui ne sera édité qu'en 1979²⁵. Kropotkin n'a jamais cessé de reconnaître la valeur scientifique des *Origines* de Taine, malgré les divergences radicales avec sa conception politique et idéologique (ce qui témoigne de sa probité intellectuelle). Le 5 mars 1902 il écrivit à Max Nettlau :

Si les châteaux n'avaient pas brûlé dès mai 1789, il n'y aurait pas eu de prise de la Bastille en juillet, ni la nuit du 4 août. Et en disant cela, j'ai l'avantage d'être avec Taine – le seul, sauf un peu Karéeff (qui est du même avis), qui ait étudié les mouvements *précédant* la révolution du 14 juillet. ('Je connais 300 émeutes avant le 14 juillet', dit Taine qui n'en connaît forcément qu'une petite partie, la plupart des 'matériaux féodaux' ayant été brûlée.) La Jacquerie, *commencée dès 1788* et jusqu'en 1793, les six Jacqueries dont parle Taine, furent le fonds sur lequel se développa la Révolution et sans lequel il n'y aurait eu aucune Révolution²⁶.

- 27 Kropotkin, donc, avait depuis longtemps souligné la nécessité d'étudier les révoltes paysannes de la première moitié de 1789, afin de comprendre les débuts et le déroulement de la Révolution. Dans son *Histoire de la Révolution*, il écrit, en conclusion du chapitre consacré au mouvement paysan, avant la prise de la Bastille, que c'est sous l'influence de la terreur panique suscitée par les soulèvements dans les campagnes que « l'Assemblée nationale se réunit le soir du 4 août afin de discuter les mesures pour la répression des révoltes, et se termina en proclamant en principe l'abolition des droits féodaux »²⁷. Une note des deux rédacteurs soviétiques ne manque pas de signaler que le travail de Lefebvre sur la « Grande Peur » a confirmé et précisé cette intuition de Kropotkin²⁸. Dalin aussi, dans son essai, souligne que les ouvrages célèbres de l'historien français, ainsi que les travaux des chercheurs soviétiques, montrent que les révoltes agraires ont été une des composantes fondamentales du processus révolutionnaire²⁹.

Lefebvre est cité encore quelques fois, dans cette réédition du livre de Kropotkin, à propos d'autres faits et problèmes de la Révolution française³⁰.

- 28 Le dialogue que les historiens soviétiques entamèrent avec Lefebvre après sa mort a porté surtout, pour des raisons bien compréhensibles, sur la question agraire et paysanne. Ce même sujet a suscité de nouveau en URSS un très vif intérêt dès le début des années Soixante. C'est alors seulement que quelques chercheurs soviétiques eurent la possibilité de voyager à l'étranger et de travailler dans les bibliothèques et les archives françaises. En 1962, un maître assistant de l'Université de Moscou, Anatolij Vasil'evič Ado, se rendit pour dix mois en mission scientifique à Paris où il voulait rassembler des matériaux sur le mouvement paysan pendant la Révolution. Ado, né à Kazan, en 1928, dans une famille d'origine suédoise, s'était formé à Moscou où il avait commencé à travailler sous la direction de Poršnev. Le long séjour parisien fut bien fructueux pour ce chercheur de valeur (à mon avis, le meilleur historien soviétique de la Révolution française), qui pouvait puiser la documentation aux archives françaises (une chose stupéfiante pour un historien soviétique après les années Vingt). À Paris, Ado se lia d'une amitié forte et durable avec Soboul, dont il avait édité un recueil d'articles en russe. Il a décrit dans les lettres à sa femme son premier rendez-vous avec Soboul et les autres impressions parisiennes³¹. En 1971, trois ans après la soutenance de sa thèse de doctorat (dont le jury se composait entre autres de Dalin et de Poršnev), Ado publia un gros livre sur le mouvement paysan pendant la Révolution française, réédité en 1987, qui est avant tout une superbe chronique des révoltes agraires de 1789 à 1794³². Il est un des historiens soviétiques moins marqués par la sujétion idéologique, comme l'a admis même un critique américain lors de la parution de la première édition russe du livre³³.
- 29 L'auteur le plus cité et utilisé dans l'ouvrage du professeur de Moscou est précisément Lefebvre. Ado connaît bien et apprécie beaucoup les études de l'historien français, tout en s'écartant de lui en ce qui concerne l'interprétation générale du rôle de la paysannerie dans la Révolution. Les thèses du chercheur soviétique ont été bien connues des savants français dès que Soboul les a présentées de façon claire et détaillée dans sa revue³⁴. Je voudrais les résumer ici par les mots d'un fragment inédit que l'on a trouvé parmi les papiers d'Ado : « L'auteur soutient la thèse de l'autonomie relative du courant révolutionnaire paysan par rapport à la direction politique bourgeoise de la Révolution. Il polémique cependant contre l'interprétation de la 'révolution paysanne' de 1789-1794, en tant que phénomène conservateur et archaïque par sa forme et son contenu »³⁵.
- 30 Ado était persuadé que la « révolution paysanne », dont avait parlé Lefebvre, s'inscrivait parfaitement dans le mouvement général de la révolution urbaine, malgré son autonomie relative, et que ses étapes fondamentales se sont déroulées selon le rythme général de la révolution bourgeoise et anticapitaliste. La paysannerie représentait une force révolutionnaire non seulement puissante et dynamique, mais aussi mue par des buts qui tendaient objectivement au progrès économique et social. Ado n'était pas d'accord avec la thèse célèbre de Lefebvre, d'après laquelle la révolution paysanne, tout en se développant dans le cadre de la Révolution française, devait être considérée autonome « quant à l'origine », « par ses procédés et ses démarches », « mais autonome surtout par des tendances anti-capitalistes »³⁶.
- 31 L'interprétation d'Ado rouvrait la vieille controverse : les résultats agraires de la Révolution avaient-ils contribué, par la diffusion de la petite propriété paysanne, à freiner le développement industriel et capitaliste de la France au XIX^e siècle ? L'historien soviétique le niait, en affirmant avec force que le retard de l'évolution économique de la

France, par rapport à l'Angleterre, serait dû non aux conquêtes du mouvement paysan, mais au contraire à sa victoire limitée et partielle, non à ce que les petits paysans ont su imposer à la Révolution, mais à ce qu'ils n'ont pu obtenir dans leur lutte contre la grande propriété foncière.

- 32 En présentant aux savants occidentaux cette thèse d'Ado, Soboul s'interrogeait sur la spécificité de la « voie française » du développement capitaliste, par rapport à la « voie américaine » (dont avait parlé Lénine) caractérisée par le libre essor de la petite et moyenne propriété indépendante :

La persistance de la grande propriété exploitant par métayage ou petit fermage, et donc de la rente foncière traditionnelle, souvent aggravée dans les pays de petite culture de l'Ouest et du Sud-Ouest par la survivance de la dîme (néo-dîme ou dîme bourgeoise), apparaît comme un aspect fondamental. C'est de cette grande propriété 'rétrograde' que vient le frein à la pénétration capitaliste dans les campagnes, bien plus que des petits ou moyens producteurs, quel qu'ait été l'attachement de larges secteurs de la petite paysannerie aux traditions communautaires.

- 33 Si, comme le suggérait Ado, « les aspects négatifs de l'évolution capitaliste de la France au XIX^e siècle proviennent moins de ce que la petite paysannerie a su imposer à la révolution bourgeoise (persistance de la communauté rurale), qu'à ce qu'elle n'a pu lui arracher : la destruction de la grande propriété et la disparition de la rente foncière », alors il fallait réfléchir sur l'idée même de « révolution bourgeoise » :

Si le problème du passage du féodalisme au capitalisme présente des traits communs, rapportés à une évolution tendancielle théorique, chaque cas concret offre des formes spécifiques propres, difficilement réductibles à un modèle type de révolution bourgeoise. Rejetant ainsi tout recours à une quelconque méthode ou théorie du modèle, ne conviendrait-il pas de cesser d'ériger la Révolution française en 'révolution bourgeoise classique' ? Pour en mieux souligner les caractères spécifiques irréductibles, ne pourrait-on dès lors la qualifier de « révolution paysanne-bourgeoise³⁷ ?

- 34 Fasciné par les thèses d'Ado, Soboul se détachait de l'interprétation classique de Lefebvre sur les caractères et le rôle de la révolution paysanne. Cette dernière, malgré certains traits conservateurs et rétrogrades de la mentalité de ses acteurs, aurait été une puissante force motrice de la révolution bourgeoise, puisqu'elle tendait objectivement à la destruction des reliquats féodaux et au triomphe du capitalisme; et c'est de son succès qu'en dernière analyse dépendait le destin de la Révolution. Ainsi se comprennent les mots que Soboul a écrits dans sa préface aux Actes du Colloque Mathiez-Lefebvre de novembre-décembre 1974, en évoquant encore une fois les recherches d'Ado :

Lefebvre a ouvert la voie : quoi d'étonnant si, bientôt vingt ans après sa disparition, certains de ses résultats paraissent dépassés ? [...] S'agissant de l'essentiel de l'œuvre de Lefebvre, l'histoire agraire de la Révolution, et de son thème fondamental, l'autonomie de la révolution paysanne dans le cadre de la révolution bourgeoise, une large recherche documentaire entreprise à la lumière d'une réflexion théorique renouvelée ne permettrait-elle d'esquisser une nouvelle perspective ? C'est ce qui ressort de la thèse de l'historien soviétique, Ado, sur *Le Mouvement paysan pendant la Révolution française* (1971). Les aspects négatifs de l'évolution du capitalisme dans l'agriculture française au XIX^e siècle, proviendraient moins de ce que la petite paysannerie a su imposer à la révolution bourgeoise, comme l'affirme Lefebvre, à savoir la persistance de la communauté rurale traditionnelle, que de ce qu'elle n'a pas pu lui arracher : la destruction de la grande propriété et la disparition de la rente foncière³⁸.

- 35 Tandis que Soboul s'éloignait de son maître, sur la question fondamentale de la révolution paysanne, Ado s'est montré enclin à se rapprocher de Lefebvre vers la fin de sa vie, du moins en soulignant de plus en plus l'importance cardinale des études de l'historien français pour la découverte de l'autonomie et des traits spécifiques du mouvement paysan pendant la Révolution. En témoigne, par exemple, son rapport sur l'historiographie du mouvement paysan au colloque sur le bicentenaire de la Révolution française qui s'est déroulé à Leipzig en 1990³⁹. Sur une autre question historique, Ado a discuté avec Lefebvre en lui adressant des objections qui, à mon avis, sont formulées sur un ton scolaire et stéréotypé. Il s'agit du problème de la crise générale qui a mûri dans la société française à la veille de 1789 et a marqué le début de la Révolution. Ado oppose à la description par Lefebvre des différentes étapes du drame historique (révolte nobiliaire, révolution bourgeoise, intervention des masses populaires) le concept de «situation révolutionnaire», qu'a formulé Lénine et qu'il considère comme la plus rigoureuse approche scientifique de la question⁴⁰.
- 36 Cette démarche scolaire, qui n'occupe qu'une place secondaire dans l'œuvre d'Ado, est le trait fondamental d'un autre historien soviétique de la Révolution, Al'bert Zacharovič Manfred, dont les travaux n'élargissent pas nos connaissances et ne stimulent pas notre réflexion. Dans sa synthèse de 1950, rééditée en 1956, et dans ses articles (dont il faut signaler en particulier l'étude de 1969 sur la nature du pouvoir jacobin) il propose une interprétation monolithique et triomphaliste du processus révolutionnaire⁴¹. D'après Manfred, il ne faut pas morceler la Révolution, qui fut un processus unitaire, en une série de révolutions autonomes. Tous les événements de 1789-1794 font partie d'une révolution, qui ne pouvait qu'être bourgeoise, mais qui était démocratique-bourgeoise, c'est à dire populaire. Le Jacobinisme, par-delà l'origine sociale de ses représentants, fut l'expression du bloc de la bourgeoisie démocratique, de la paysannerie et de la plèbe urbaine. Les Jacobins, quoiqu'ils ne fussent pas un parti paysan, n'en représentaient et ne défendaient pas moins les intérêts de la paysannerie. En s'appuyant sur les textes de Lénine, Manfred considère la dictature jacobine comme la dictature démocratique révolutionnaire des couches populaires.
- 37 Pareille interprétation romantique et lyrique explique les remarques critiques que Manfred a formulées à l'égard des travaux de Lefebvre. L'historien soviétique loue, il est vrai, l'attention que Lefebvre consacre à la paysannerie et aux révoltes paysannes en 1789 ; et il admire aussi le défenseur de Robespierre, qui a continué le combat de Mathiez contre les détracteurs de l'Incorruptible. Cependant Manfred n'accepte ni la conception générale, ni certaines conclusions des recherches de Lefebvre (par exemple, l'interprétation des décrets de ventôse, que l'historien soviétique considère comme l'expression du programme égalitaire des Jacobins).
- 38 D'après Manfred, le marxisme et l'expérience de la Révolution d'Octobre auraient exercé une forte influence positive sur Mathiez et Lefebvre, bien qu'ils ne puissent pas être définis comme « historiens marxistes ». Il l'a écrit en 1976, peu de temps avant son décès, dans un article sur certaines tendances de l'historiographie étrangère, qui a paru dans *Kommunist* (la revue théorique du PCUS)⁴². En rappelant ce que dit Fernand Braudel lors de sa visite scientifique à Moscou, (« si l'on me qualifie de savant bourgeois, je m'en irai et ne parlerai pas »), Manfred s'est interrogé sur le droit d'adresser le terme « historiens bourgeois » à ceux qui ne sont pas des marxistes militants. Malgré cet effort sincère et louable de penser selon des catégories moins dogmatiques, Manfred appartient au grand nombre d'historiens soviétiques qui, tout en possédant une érudition admirable, n'ont

pas réussi (ou n'ont pas osé) s'affranchir des formules idéologiques apprises à l'école et à l'université.

Napoléon et le legs de la Révolution

39 Jacques Godechot a écrit:

Ainsi Georges Lefebvre n'est pas seulement, comme on se le figure quelquefois, l'historien des paysans pendant la Révolution. Sans doute est-ce aux paysans pendant la Révolution qu'il a consacré ses œuvres les plus originales ; c'est dans le domaine de l'histoire sociale que son influence a été, et demeure, la plus profonde. Mais il ne faut pas oublier que pendant plus de vingt-cinq ans, depuis précisément qu'il a accédé à la présidence de la Société des Études Robespierristes, jusqu'à sa mort, c'est surtout l'histoire de la réaction thermidorienne, du Directoire, du Consulat, de l'Empire qui a occupé son temps. Depuis 1932, en effet, si on excepte la réédition de *La Révolution*, il n'a publié qu'un ouvrage, *Quatre-vingt-neuf*, dans la ligne de ses premières recherches, tous les autres concernent l'époque postérieure à la chute de Robespierre. Bien que ces études n'aient point eu pour base, comme les précédentes, des recherches dans les dépôts d'archives, elles n'en marquent pas moins d'une manière indélébile l'historiographie de la période révolutionnaire et impériale. [...] Georges Lefebvre est certes l'historien des paysans français. Mais il est aussi, et presque autant, celui de Napoléon⁴³.

40 Plus récemment, l'historien italien Luigi Mascilli Migliorini, auteur d'un ouvrage imposant et érudit sur Napoléon, a affirmé que la biographie qu'a écrite Georges Lefebvre « può essere forse considerata la maggiore biografia dedicata nel Novecento a Napoleone »⁴⁴. Quel a été l'écho du *Napoléon* de Lefebvre en Union Soviétique ? Il est bien connu que Manfred, dont je viens d'évoquer les études sur la Révolution et le Jacobinisme, a consacré en 1971 au personnage historique de Napoléon Bonaparte un gros livre, réédité plusieurs fois⁴⁵. En ce cas le dialogue intellectuel avec Lefebvre n'a même pas pu s'amorcer en raison des divergences bien profondes entre les deux historiens. Le *Bonaparte* de Manfred est le fils des Lumières et le soldat de la Révolution, qui a contribué à abattre l'Ancien Régime en Europe pour se transformer ensuite en héritier infidèle du legs révolutionnaire. Manfred est persuadé que Napoléon « fut un des représentants les plus éminents de la bourgeoisie à une époque où elle était encore une classe jeune, audacieuse, ascendante » et qu'« il a incarné d'une manière la plus complète tous les traits forts propres à la bourgeoisie à cette époque-là, mais aussi toutes les limites et tous les vices qui lui étaient déjà inhérents à son stade initial »⁴⁶.

41 Encore une fois, une image simpliste qui, cela va de soi, ne coïncide guère avec le portrait esquissé par Lefebvre dans son livre de 1935, où le tempérament autoritaire et ambitieux de Bonaparte joue un rôle important, voire essentiel, dans les guerres de conquête napoléoniennes qui ne visaient plus – à la différence des campagnes militaires jacobines – à se contenter des « frontières naturelles ». L'attitude de Lefebvre envers son personnage peut être résumée par les mots qu'il a écrits dans la préface à la traduction italienne de son *Napoléon* :

Io dirò dunque di essermi proposto non già di esaltare o di denigrare Napoleone, ma di comprenderlo e di spiegarlo, se è possibile. Condivido l'ammirazione comune che il suo genio ispira, ma a mio parere tale ammirazione non implica necessariamente la simpatia; questa io la riservo a coloro che, perfezionando il sapere e la tecnica, si adoperano a difendere l'umanità dalle forze della natura e, volgendole a suo vantaggio, ad accrescerne la potenza e la libertà; la riservo a coloro che,

compassionando il destino dell'uomo, cercano di renderlo migliore; a coloro infine che si sforzano di strapparli alla servitù e all'oppressione⁴⁷.

- 42 Sur Napoléon et son œuvre, entre Manfred et Lefebvre ne pouvait que s'entamer un dialogue de sourds. En effet, l'historien soviétique cite peu de fois l'étude de Lefebvre, en l'utilisant surtout sur des questions secondaires et en évitant de discuter avec lui. Dans les années Trente, Evgenij Tarle avait, lui aussi, esquissé un portrait historique de Napoléon qui, malgré le ton parfois exagéré, me semble bien plus vif et perspicace, et moins dogmatique, que la biographie qu'a écrite Manfred⁴⁸. Paru un an après le livre de Lefebvre, l'ouvrage de Tarle est moins loin de l'interprétation de Lefebvre que celui de Manfred. Il est vrai que, dans la préface à sa biographie de Napoléon, l'académicien soviétique définit l'ouvrage de Lefebvre « bien plus objectif et scientifique » que les autres livres français de ces années-là portant sur le même sujet⁴⁹ ; mais, après cet hommage rituel, il préféra suivre son chemin et offrir sa propre interprétation de Napoléon et de la France napoléonienne. De fait, c'est l'historien de la paysannerie et de la question agraire qui a intéressé et passionné le plus, les savants soviétiques ; dans ce domaine Georges Lefebvre a contribué, après sa mort, à stimuler et à vivifier les recherches au delà du rideau de fer.

NOTES

1. Georges LEFEBVRE, *Les Paysans du Nord pendant la Révolution française*, Préface d'Armando Saitta et Albert Soboul, Bari, Laterza, 1959, p. XI.
2. Sur Kareev et l'École russe, voir Ettore CINNELLA, « La Francia rivoluzionaria di Kareev e di Tarle », dans *Francia e Russia allo Specchio. Cultura, Politica e Storiografia (1789-1917)*, a cura di Cristina Cassinae Antonello Venturi, Pisa, Edizioni ETS, 2008, p. 83-100, et G. CIGLIANO, « Rivoluzione francese e Storia universale nella Russia zarista », *Studi storici*, 2007, n° 3, p. 733-760.
3. Georges LEFEBVRE, *Études sur la Révolution française*, Paris, PUF, 1954, p. 201 (l'article « Répartition de la Propriété et de l'Exploitation foncières à la fin de l'Ancien Régime » paru en 1928 dans la *Revue d'Histoire moderne*).
4. Georges LEFEBVRE, « Pro domo », *AHRF*, XIX, 1947, p. 189.
5. Vladimir A. DOUNAEVSKI, « L'Historiographie soviétique de la Grande Révolution française (1789-1799). Principales étapes », dans *La Storia della Storiografia europea sulla Rivoluzione francese (Relazioni Congresso - maggio 1989)*, III, Roma, Istituto Storico Italiano per l'Età moderna e contemporanea, 1991, p. 217. Dans leur hommage à Georges Lefebvre, Vjačeslav Petrovič Volgin et Al'bert Zacharovič Manfred ont écrit : « La question agraire constitue un problème central dans la Révolution bourgeoise du XVIII^e siècle. [...] Dans l'élaboration de ce sujet, Georges Lefebvre voyait ses prédécesseurs parmi les historiens de l'École russe. Il se référait aux ouvrages de N.I. Kareeff et surtout à ceux de I.V. LOUTCHITSKI et de M. KOVALEVSKI. Cf. V. VOLGUINE, A. MANFRED, « Hommage des Historiens soviétiques à Georges Lefebvre », *En Hommage à Georges Lefebvre (1874-1959)*, Nancy, Imprimerie Georges Thomas, 1960, p. 127.
6. Cité par T. KONDRATEVIA, *Bolcheviks et Jacobins. Itinéraires des Analogies*, Paris, Éditions Payot, 1989, p. 200.

7. Sur Lukin, que ses disciples ont toujours eu tendance à présenter sous un jour favorable, voir le récent portrait critique par A. V. ČUDINOV, « Istorik vojujuščij : N. M. Lukin » [trad. fr. *L'historien militant : N. M. Lukin*], *Istorik i Vlast' : Sovetskie Istoriki Stalinskoj Epoki* [trad. fr. : *L'historien et le pouvoir : les historiens soviétiques à l'époque de Staline*], Izdatel'skij centr « Nauka », Saratov 2006, p. 199-250.
8. Cité par T. KONDRATIEVA, *op.cit.*, p. 201.
9. Réédité dans VICTOR M. DALIN, *Ljudi i Idei. Iz Istorii revoljucionnogo i socialističeskogo Dviženija vo Francii* [trad. fr. : *Hommes et idées. Pages d'histoire du mouvement révolutionnaire et socialiste en France*], Nauka, Moskva 1970, p. 294-343.
10. James FRIGUGLIETTI, *Albert Mathiez, Historien révolutionnaire (1874-1932)*, Traduit de l'Anglais par Marie-Françoise Pernot, Avant-propos de Jacques Godechot, Paris, Société des Études Robespierriistes, 1974, p. 211.
11. Albert MATHIEZ, « Les Travaux russes sur l'Histoire de la Révolution Française », *AHRF*, IV, Janvier-décembre 1927, p. 589.
12. M. BOUCHEMAKINE, « Le Neuf Thermidor dans la nouvelle Littérature historique », *AHRF*, VII (1930), p. 401 (note de rédaction écrite par A. Mathiez).
13. « Polemika Al'bera Mat'eza s sovetskimi Istorikami. 1930-1931 gg. Predislovie V. A. Dunaevskogo » [trad. fr. : *La Polémique d'Albert Mathiez avec les Historiens soviétiques. Préface de V. A. Dunaevskij*], *Novaja i novejšaja Istorija*, 1995, n° 4, p. 199-211.
14. J. FREVILLE, « Mathiez, Historien de la Révolution française », *L'Humanité*, 8 Mars 1932, p. 3.
15. Ž. LEFREV, *Agrarnyj vopros v epochu Terrora (1793-1794)*, Perevod K. I. Ratkevič, Redakcija i vstupil' naja stat'ja prof. P. P. Ščegoleva, Gosudarstvennoe social'no-ekonomičeskoe izdatel'stvo, Leningradskoe otdelenie, Leningrad, 1936.
16. *Ibid.*, p. 3-21.
17. Albert SOBOUL, « Zum 80. Geburtstag von Georges Lefebvre », *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 1955, H. 1, p. 124-130.
18. *Voprosy istorii*, 1954, n° 4, p. 182-190.
19. Ja. M. ZACHER, « Buržuaznyj istorik o novejšich zarubežnych marksistskich rabotach po Francuzskoj revoljucii konca XVIII veka », *Voprosy istorii*, 1961, n° 7, p. 195-196. Quand Zacher mourut, en 1963, les *Annales historiques de la Révolution française* ont publié une double nécrologie, dont les auteurs étaient Richard Cobb et Albert Soboul. Ce dernier se conduisit en véritable « historien communiste », en mentionnant d'une manière sibylline et ridicule les avatars judiciaires de Zacher en URSS : « L'activité scientifique de J. Zacker connut une interruption de plus de quinze ans. Ses convictions révolutionnaires n'en furent pas entamées, il n'en conçut aucune amertume. Après tant d'épreuves, il se remit au travail » (*AHRF*, XXXV, Juillet-Septembre 1963, p. 400).
20. *La Révolution française*, LVII, 1909, p. 272-276.
21. Victor DALINE, « Lénine et le Jacobinisme », *AHRF*, Janvier-Mars 1971, p. 104.
22. P. A. KROPOTKIN, *Velikaja Francuzskaja Revoljucija. 1789-1793* [trad. Fr. : *La Grande Révolution française. 1789-1793*], Primečanija A. V. Gordona i E. V. Starostina, Stat'i V. M. Dalina i E. V. Starostina, Nauka, Moskva, 1979.
23. « Viktor Moisevič Dalin », *Novaja i novejšaja Istorija*, 1985, n° 6, p. 209-210.
24. Claude MAZAURIC, « Autour de l'œuvre et de la Vie de Victor Daline (1902-1985) », *AHRF*, Janvier-Mars 1986, p. 88. D'après le témoignage de Miklós Kun, petit-fils du chef de la République soviétique hongroise de 1919 et disciple de Dalin, ce dernier avait collaboré avec Béla Kun et milité dans l'opposition de gauche au cours les années Vingt : « Pour une raison que j'ignore, Daline a toujours été très taciturne en évoquant la période entre 1925 et 1928. Tout ce qu'il a reconnu, c'est qu'il n'a pas seulement fait partie de l'Opposition de 1923-1924, mais qu'il a également participé à l'Opposition unifiée. 'Depuis, mon opinion a beaucoup changé', m'a-t-il

- répondu vivement quand, une fois, je lui ai dit que, d'après moi, dans la situation historique donnée, il avait eu parfaitement raison de rejoindre l'Opposition » dans M. KUN, « Victor Daline – opposant », *Cahiers Léon Trotsky*, 38, juin 1989, p. 10.
25. Voir P. A. KROPOTKIN, *Velikaja Francuzskaja Revoljucija*, p. 455-466.
26. D. NOVAK, « Une lettre inédite de Pierre Kropotkine à Max Nettlau », *International Review of Social History*, Volume IX - 1964 – Part. 2, p. 279.
27. P. A. KROPOTKIN, *Velikaja Francuzskaja Revoljucija*, p. 93.
28. *Ibid.*, p. 519.
29. *Ibid.*, p. 487-488.
30. *Ibid.*, p. 533 et 551.
31. Voir V. P. SMIRNOV, « Anatolij Vasil'evič Ado : Čelovek, Prepodavatel', Učenyj (1928-1995) » [trad. Fr. : A. V. Ado : *l'homme, le professeur, le savant (1928-1995)*], *Novaja i novejšaja Istorija*, 1997, n° 1, p. 199.
32. Anatoli V. ADO, *Krest'jane i Velikaja francuzskaja Revoljucija. Krest'janskoe Dviženie v 1789-1794 gg.*, izdanie vtoroe, dorabotannoe i dopolnennoe, Izdatel'stvo Moskovskogo universiteta, Moskva 1987. La traduction française vit le jour en 1996, quelques mois après la mort de l'auteur.
33. « *The Peasant Movement is much less dogmatic than most Soviet scholarship* » (compte-rendu par Robert F. BYRNES dans *The American Historical Review*, February 1975, p. 123-124).
34. Albert SOBOUL, « Sur le Mouvement paysan dans la Révolution française. À propos d'une thèse récente », *AHRF*, Janvier-Mars 1973, p. 85-101.
35. Cité par P. SMIRNOV, « Anatolij Vasil'evič Ado », p. 208.
36. Voir surtout les deux conférences de décembre 1932 « La Révolution et les paysans », Georges LEFEBVRE, *Études sur la Révolution française*, p. 246-268.
37. Albert SOBOUL, « Sur le Mouvement paysan dans la Révolution française », *art. cit.*, p. 100-101.
38. *Voies nouvelles pour l'Histoire de la Révolution française. Colloque Albert Mathiez – Georges Lefebvre (30 Novembre – 1^{er} Décembre 1974)*, Préface par Albert Soboul, Paris, Bibliothèque Nationale, 1978, p. 10-11.
39. Voir « Iz naučnogo nasledija A. V. Ado. Krest'janskoe dviženie vo vremena Francuzskoj revoljucii (Istoriografičeskie itogi) », *Vestnik Moskovskogo Universiteta. Serija 8. Istorija*, 1996, n° 5, pp. 14-26.
40. Anatoli V. ADO, *Krest'jane i Velikaja francuzskaja Revoljucija*, p. 77.
41. Ses écrits principaux sont recueillis dans A. Z. MANFRED, *Velikaja francuzskaja Revoljucija* [trad. Fr. : *La Grande Révolution française*], Otvetstvennyj redaktor V. M. Dalin, Moskva, Nauka, 1983.
42. *Ibid.*, p. 412-422.
43. Jacques GODECHOT, « Georges Lefebvre, Historien du Directoire, du Consulat et de l'Empire », dans *Hommage à Georges Lefebvre (1874-1959)*, *op. cit.*, p. 31.
44. Luigi MASCILLI MIGLIORINI, *Napoleone*, Salerno Editrice, Roma, 2001, p. 455-456, note 37.
45. A. Z. MANFRED, *Napoleon Bonaparte*, pjatoe izdanie, Mysl', Moskva, 1989. À Manfred et à Napoléon est consacré un numéro de *l'Annuaire français*, à l'occasion du centenaire de la naissance de l'historien soviétique : *Francuzskij ežegodnik 2006 : Napoleon i ego vremja. K 100-letiju A. Z. Manfreda (1906-1976)*, KomKniga, Moskva, 2006.
46. *Ibid.*, p. 694.
47. Georges LEFEBVRE, *Napoleone*, Presentazione di Armando Saitta, Laterza, Bari, 1960, p. 2.
48. Réédité dans E. V. TARLE, *Sočinenija v dvenadcati tomach* [Œuvres en douze volumes], Tom VII, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, Moskva, 1959, p. 11-431.
49. *Ibid.*, p. 406.

AUTEUR

ETTORE CINNELLA

Université de Pise